

nution des ventes de la Colored Cotton Co, tandis que les importations augmentaient.

Depuis deux mois, dit la *Dry Goods Review*, il y a eu une baisse énorme dans les cotonnades canadiennes, baisse qui a atteint 20 p. c. et plus. Le premier mouvement de baisse a été le résultat direct de la réduction des droits; il a été de 10 p. c. La seconde baisse est due au fait qu'il y avait en stock 6000 balles de coton éçu et que l'on vendait des cotons américains à bas prix. Il fallait que quelqu'un put obtenir des prix au comptant pour le coton éçu quand même ces prix seraient plus bas que la moyenne des prix de revient; alors, les Canadiens décidèrent qu'ils vendraient leurs 6000 balles à prix réduits, plutôt que de voir les *jobbers* américains vendre leurs cotons écrus à sacrifice. Si l'on permettait aux cotons américains de s'implanter au Canada, ces marchandises inonderaient le marché et il faudrait garder les cotons canadiens pendant un an au moins, tandis que le stock des fabriques s'accumulerait, à moins qu'on ne laissât les machines oisives. On a préféré prendre le plus d'argent comptant possible à un prix très réduit, écouler le stock et tenir le marché libre pour la continuation de la production. Pour cela, on fit une nouvelle baisse.

Les détailliers en ont bénéficié, car les marchands de gros vendirent promptement. La plupart des détailliers qui avaient de l'argent comptant ou qui pouvaient donner du papier banquable, achetèrent librement des cotons écrus. Ceux qui sont avisés les tiendront en réserve, au lieu de chercher à les vendre rapidement à prix réduit. Le bénéfice à faire un peu plus tard vaudra mieux que la satisfaction de quelques coureurs de bon marché.

Les causes qui ont fait vendre au Canada à si bon marché les cotons américains, sont au nombre de deux: 1^o un marché domestique terne; 2^o la rupture de l'entente sur les prix, due à la première cause.

Les prix des cotons écrus vont se relever bientôt; mais, pour le moment, on ne peut pas coter le marché autrement que faible.

Nous rappelons à nos abonnés que le prix de l'abonnement est strictement payable d'avance.

FOURRURE PARISIENNE

L'industrie parisienne tire parti de tout. Le lapin, par exemple, ne lui fournit pas seulement la matière première du civet, la chair n'en est même pas la partie la plus précieuse. Le poil fournit le feutre pour les chapeaux et la peau elle-même est convertie en colle. Mais les plus belles peaux, celles surtout du lapin domestique, sont utilisées dans leur entier et fournissent diverses imitations de fourrures qui ont un marché beaucoup plus étendu qu'on ne le croirait.

Après avoir assorti les peaux, coupé les queues, les pattes etc. on recout la peau ouverte avec quelques points largement espacés, le poil en dedans; puis on passe sur l'extérieur une couche de résidu d'huile de colza. Lorsque la peau est saturée et qu'elle est devenue assez souple, on l'envoie au moulin à fouler. Ce moulin se compose d'une vaste cuvette dans laquelle deux gros marteaux arrondis tombent et retombent, foulant ainsi les peaux sans les endommager. Après quelques instants de foulage les peaux deviennent moins récalcitrantes et prennent une souplesse égale à celle des meilleurs gants.

Les gratteurs prennent ensuite les peaux; c'est la cavalerie de cette armée d'ouvriers. Chacun d'eux, bien en selle sur son cheval de bois, a devant lui un énorme sabre recourbé en croissant. Tenant la peau de ses deux mains, il la passe et repasse sur la lame du sabre, qui la gratte, et l'amincit. Malheur à celui qui manque son coup et gratte son doigt au lieu de la peau, c'est sa propre peau que la lame du sabre enlève. Mais l'ouvrier a bien vite trouvé un remède, il colle à la place un petit morceau de la peau du lapin et la blessure est pansée.

Vient ensuite le nettoyage qui se fait dans de grands tambours tournants. Ces tambours contiennent du plâtre, de la sciure de bois et quatre ou cinq cents peaux chacun. En sortant du tambour, les peaux passent sous le batteur à vapeur où elles sont fouettées d'une manière vigoureuse et laissent échapper une poussière aveuglante. Puis une douzaine de jeunes apprentis les battent à leur tour avec des baguettes de rotin.

Lorsqu'elles sont bien débarrassées de toute la poussière de plâtre et de sciure de bois, les peaux sont tondues à différents degrés. Tondues de très court, elles deviennent des peaux de loup marin; un peu plus long, elles imitent la loutre et, plus

long encore, elles sont transformées en castor.

Il arrive rarement qu'une peau n'ait pas quelque accroc; les réparateurs sont là pour faire disparaître ces défauts. Avec une sûreté de coup d'œil et une légèreté de main incomparables, le réparateur choisit dans un monceau de pièces un morceau de peau de la même nuance et du même lustre que la peau à réparer; en quelques coups de ciseaux, il y taille une pièce, puis l'ajuste, la cout et le tour est joué. Quelquefois une peau est ainsi raccommodee en cinq ou six endroits, sans qu'il soit possible à quiconque n'est pas un expert, de découvrir la moindre trace de ce travail de mosaïque.

Le travail se termine par un peignage soigné qui dégage tous les poils qui se sont mêlés. Puis on classe les peaux, en mettant d'un côté celles qui doivent garder leur couleur naturelle et d'un autre côté celles qui doivent passer à la teinture.

Avant de les mettre à la teinture, on applique sur ces dernières peaux, à plusieurs reprises, un mordant spécial dont la composition est, dit-on, un secret. Après chaque application du mordant, on les fait sécher au four. Finalement, on les met dans de grandes cuves remplies de teinture noire et d'autres ingrédients parmi lesquels la couperose joue le principal rôle. On les laisse une journée dans ce mélange, puis on les presse sous un pressoir qui ressemble au pressoir à vin. On les examine ensuite et celles qui ne sont pas assez teintes sont remises à la cuve, jusqu'à ce qu'elles soient complètement saturées de teinture.

Ce résultat obtenu, on nettoie une dernière fois, et on fait sécher à l'air libre dans de grandes constructions à clairvoie. Puis on procède au dernier classement, on les met en paquets d'une douzaine et elles sont prêtes pour le marché.

La valeur moyenne d'un paquet d'une douzaine est de \$5,00 à \$6,00; on voit que la loutre parisienne coûte bien moins cher que celle de Sibérie. En réalité, elle n'est pas aussi belle; mais l'immense différence de qualité n'est pas justifiée par la différence de qualité; d'autant plus qu'il y a bien des peaux de vraie loutre, de vrai loup-marin et de vraie marte-zibeline, qui ont aussi besoin d'être teintes et autrement préparées pour être vendables.

La production de l'industrie parisienne qui fait des fourrures de peaux de lapin est en moyenne de douze millions de peaux par année.